



Bernard du Boucheron
La guerre en vacances



ÉDITIONS DU ROCHER RÉCIT

La guerre en vacances

Du même auteur

Court serpent, Gallimard, 2004. Grand prix du roman de l'Académie française 2004.

Un roi, une princesse et une pieuvre, illustrations de Nicole Claveloux, Gallimard Jeunesse, 2005. Bourse Goncourt Jeunesse 2006.

Coup-de-Fouet, Gallimard, 2006.

Chien des os, Gallimard, 2007.

Vue mer, Gallimard, 2009. Grand prix de la Mer 2009 de l'Association des Écrivains de langue française.

Salaam la France, Gallimard, 2010.

Mauvais signe, Gallimard, 2012.

Long-courrier, Gallimard, 2013.

Le Cauchemar de Winston, Le Rocher, 2014.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comprenait tout, et savait donc qu'elle ne serait jamais chauffée. Elle se contentait d'avoir chaud pendant ses heures de service.

Les costauds en tandem n'avaient qu'une semaine de cong' pay' : la place restait libre pour les vacances des riches qui venaient galoper sur les plages à marée basse.

Les chaisières, espèce chérie, se divisaient en deux sous-espèces : les raticionnes et les dragons. Les raticionnes faisaient payer les chaises à l'église. On espère, sans en être sûr, qu'elles gardaient pour elles le principal de la recette. Elles étaient douces, silencieuses et grisâtres. On n'avait jamais le compte rond, de sorte que les radins s'arrangeaient pour ne pas payer, tandis que les généreux arrondissaient la somme avec un « gardez la monnaie » seigneurial. Les dragons officiaient dans les parcs, et particulièrement « au Parc », le parc Monceau, parc absolu de notre enfance. Soupçonnant toujours la fraude chez les promeneuses et la malfaisance chez les enfants, elles inspiraient une crainte salutaire : c'est là qu'on apprenait, à la dure, que l'argent ne se trouvait pas sous les pas d'un cheval, ou plutôt d'un âne, animal fétiche des parcs. Pas d'argent, pas de chaise. Il y avait une différence de statut, et donc de prix, entre la simple chaise munie d'un siège étroit en tôle ajourée à l'estampeuse, avec des trous en forme de cœur, et le fauteuil, à l'assise plus large, équipé de deux bras. Les promeneuses des enfants ramenards se payaient un fauteuil avec les sous de la patronne. Les enfants à promeneuse sans chaise les regardaient avec envie. C'est qu'en même temps que de la valeur de l'argent, on faisait l'apprentissage du snobisme.

Mais tout s'effaçait à l'ombre de la statue du commandeur, le gardien de square. On appelait ainsi aussi bien le gardien de parc que celui de cette espèce inférieure d'espace vert qu'était le square, le plus souvent rond malgré son appellation anglaise qui signifie « carré ».

Ces hommes vêtus d'un uniforme vert et coiffés d'un képi étaient, derrière les grilles à hampe dorée, les images de l'autorité. Dans cette capacité, ils siégeaient au-dessus des pères déjà quelque peu affaiblis par les bouleversements apportés aux mœurs par la guerre de 1914-1918 et le Front populaire de 1936. (On parlerait aujourd'hui de révolution etho-sociétale.)

Le poste de gardien de square était un « emploi réservé » aux petits fonctionnaires blessés pendant la guerre, comme en témoignait, parmi eux, le nombre de mutilés. L'infirmité n'empêchait pas les poursuites accompagnées de coups de sifflet qui sanctionnaient les délits de parc des garnements. Les pelouses étaient interdites, et signalées comme telles par des écriteaux péremptoirs. Le bénéfice était double : premièrement l'herbe était impeccablement veloutée, d'un vert uniforme, sans ces plaques chauves où eût transparu la terre sous-jacente comme la peau d'un crâne à travers des cheveux trop rares ; et surtout, elle multipliait les occasions de transgressions à l'attrait délicieux, consistant à marcher dessus lors des parties haletantes de cache-cache-courant. Si l'on était pris sur le fait, on était traîné par la main vers la rotonde de la grille Monceau, entourée de colonnes doriques épaissement campées sur leurs socles comme les politiciens pas trop sûrs d'eux-mêmes le seraient plus tard dans leurs baskets. Nous nous interrogeons sur cet édifice tenant de la poterne et de la conciergerie avec son dôme et son style néoclassique tardif. Était-ce une caserne où étaient cantonnés les hommes en vert ? Quelle chance était la leur de vivre au Parc dans ces lieux chargés de mystère ! Ou n'était-ce pas plutôt la prison d'où viendraient nous tirer nos parents moyennant caution ? L'heure du châtement venue, nous étions déçus de n'y trouver qu'un petit bureau sentant la sueur et le tabac froid, et deux ou trois chiottards puants interdits au public. Nos esprits prosaïques supposaient qu'on y avait accès,

avec permission des gardiens et quelque monnaie, si survenait un appel pressant de la nature excédant la destination des immondes urinoirs malicieusement édifiés aux endroits les plus romantiques du Parc. On nous libérait après admonestation et menace de nous conduire au commissariat en cas de récidive. La bénignité de la punition et la rudesse bonhomme des gardiens n'empêchaient pas qu'ils nous inspirassent une sainte terreur. C'était avant l'époque où les règlements se mirent à avoir pour unique objet d'encourager à faire ce qu'ils feignent d'interdire.

C'est ainsi que j'appris le respect de l'autorité qu'entre potaches nous appelions « fayotage ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

milliers de machines en parfait état, amputant ainsi le patrimoine de leur témoignage esthétique, ethnologique et technique. Cette décision funeste fut prise au lendemain d'un accident dont le malheur voulut qu'il survînt dans la ville dont le ministre de l'Équipement était maire. Ainsi va la démocratie d'opinion, qui modernise ce qui n'a pas besoin de l'être et laisse en l'état ce qui ne marche pas.

La rue, troublée seulement par le roulement lointain du tramway de l'avenue de Wagram (plus tard supprimé pour son bruit et qu'il est question de reconstruire pour son silence), portait le nom de Théodore de Banville. Si je croyais aux signes, j'y verrais la préfiguration de mon goût pour les poètes mineurs. Personne ne lit plus Théodore de B., et ce n'est que justice, car, hormis à mes yeux, il ne vaut pas tripette, et d'ailleurs je l'admire sans l'avoir lu, sauf sa pièce *Gringoire*, sinistre Louis-onziade où ce roi à médailles de plomb et son favori Olivier le Daim (*le Daim !*) ourdissent d'affreux stratagèmes. Mais je suis comme ces dévots bretons qui préfèrent aux grands noms de la *Légende dorée* les petits saints locaux et confidentiels, avatars probables de divinités celtiques, d'autant plus aimables qu'ils n'ont jamais existé.

Certes, j'ai pour les titans le respect tremblant que mérite le génie, et Shakespeare (« Au couvent ! »), Racine (« Qui te l'a dit ? ») et Hugo, l'immense Totor (« Mais je ne ris pas ») me font plier le genou devant leurs autels. Pourtant, dans l'ombre des petites chapelles latérales, je vénère Jean-Marie-Henri Levet et sa tuberculose, alors si élégante puisqu'on ne se faisait pas faute d'en mourir ; Tristan Derème, ses escargots bleus et sa tortue indigo, Georges Fourest et ses croque-morts *vêtus de laticlaves jaunes serin*, et tant d'autres qui défient

l'énumération. Je préfère Tallemant et ses histoires de cul à Saint-Simon et ses affaires de tabouret ; Bussy-Rabutin et les soupçons qu'on a que, durant une beuverie, il fit rôti un valet pour le manger entre amis, aux fenaissances de la Sévigné sa cousine ; P. G. Wodehouse, l'inventeur de Jeeves, fabuleux Figaro des temps modernes, à Stendhal, Balzac et Proust réunis. Et Paul-Louis Courier qui mourut assassiné par son garde-chasse, à Voltaire qui n'est toujours pas mort.

Ce sont des choses qui ne s'avouent que dans les coins d'église, loin de l'encens et de l'œil rouge du Saint-Sacrement.

1. *Non oderint, dum metuant* (Qu'ils ne me haïssent pas, pourvu qu'ils me craignent), comme ne disait pas Néron.

2. La prétendue « fin du déterminisme » est « celle de la raison des Lumières », « une particule peut être à la fois ici et ailleurs : c'est l'ubiquité de Dieu », le chat de Schrödinger « en même temps mort et vivant » valide la résurrection du Christ, etc.

3. Christophe, auteur de *Camember*, *Cosinus* et *Fenouillard*, évoque les « paniers voués à Terpsichore, muse de la danse ». On riait.

Des genoux de ma mère je passai aux « Jèzes¹ ». Il était de bon ton, lors du trajet (dix minutes de métro) de planquer la casquette d'uniforme dans le cartable, après avoir cassé la visière de cuir verni pour qu'elle y tienne. C'était un geste de défi destiné à montrer qu'on ne se soumettait qu'avec réticence aux contraintes de la tenue réglementaire, casquette, blazer bleu marine et gilet *idem* à boutons dorés, culotte courte de flanelle grise, dont le tissu un peu rêche gerçait la cuisse quand on avait pissé de travers en hiver. Au vrai, j'aimais assez l'uniforme, et ne cassais ma visière que pour faire comme les copains. Dès la sortie du métro, à dix pas du collège, il fallait remettre la casquette pour y entrer, sous peine d'être collé.

La hiérarchie rappelait l'Empire romain. À la tête du collège régnait le père recteur, figure à la fois onctueuse et tonnante. On n'était jamais admis en sa présence sur demande, et l'on n'était convoqué que pour subir ses foudres. Il était rare qu'on le fût sans que cet événement précédât le renvoi. Très loin au-dessous sévissait le père préfet, qui veillait au détail de la discipline dont le père recteur incarnait le principe. Il surveillait tout et savait tout, aidé d'une armée de mouchards dont nul ne savait quelles faveurs rémunéraient leurs dénonciations. Sous les dehors d'une spiritualité céleste régnait la crainte obsessionnelle de l'homosexualité. La vraisemblance oblige à dire que cette obsession était disproportionnée à son objet, mais on décourageait les amitiés un peu chaudes, et on se méfiait des garçons un peu trop blonds dotés de pectoraux un peu trop dessinés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pointait, la langue pendante et l'eau à la bouche, devant l'enclos de la famille ovine (le bélier, lâche comme un homme, n'était pas là pour la défendre). Le crétin de loup demandait à la maman brebis de lui ouvrir la porte, à quoi elle lui répondait, dans son meilleur espagnol, d'aller se faire fiche, ainsi :

« Abre la puerta al lobo

Sino te mato. »

La ovejita contestò :

« Abrela, guapo. »

Je comprenais à tâtons ce petit dialogue qui me ravissait :

« Ouvre la porte au loup,

Sinon je te tue. »

La petite brebis répondit :

« Ouvre-la toi-même, mon mignon. »

La logique de l'agresseur qui demande qu'on lui ouvre sous menace de mort était appelée à connaître des applications innombrables dans la politique et les affaires.

La fin d'août en Limousin annonce l'automne. Il pleut beaucoup. L'odeur des jardins mouillés ne console pas de rester claquemuré à tuer le temps qui n'en finit pas de mourir. C'est pourquoi nous sentions avec bonheur approcher septembre, que nous passions dans un climat plus sec chez nos grands-parents, statues formidables et lointaines. Ils n'auraient pas songé à pouponner comme le font leurs successeurs. Ils avaient raison : ceux d'aujourd'hui déresponsabilisent les parents et surinfantilisent les enfants.

L'unique fonction des grands-parents d'alors était de brandir des interdits qu'on s'amusait à défier avec les frissons d'une agréable angoisse. Les interdits pratiques étaient les plus sévères et les plus intéressants. Le principal était celui du garage, où deux objets, la voiture et l'atelier, sollicitaient principalement les initiatives des garçons. À l'intérieur de la voiture, qui n'était pas fermée, régnait une odeur d'essence et d'huile qui faisait rêver aux voyages et au jour où on saurait conduire. L'atelier était plein de merveilles avec lesquelles on pouvait se couper un doigt, s'éborgner, se transpercer un pied. On y allait en douce pendant l'absence de notre grand-père pour fabriquer arcs, flèches, sabres et fusils de bois, guidons de motos imaginaires.

Ma grand-mère était d'une bonté à faire peur. Elle veillait à se faire craindre plutôt qu'aimer. Elle arborait trois couleurs, comme le drapeau français, mais c'étaient le noir, le gris et le blanc. Comme elle était toujours en deuil de quelqu'un, le noir dominait. Elle portait au cou un ruban de satin blanc très distingué, car, mince comme un tire-boutons, elle n'avait pas de fanons sous son port de tête délié. Petite, je la trouvais grande ; qu'aurais-je fait si elle l'eût été ? Elle observait avec rigueur un

régime draconien, fait d'eau chaude à tous les repas et de dragées pour le foie inutiles et noires d'un *remède* appelé Lactobyl prescrit par son médecin, l'abominable docteur Ratier, dont je haïssais la barbe lorsqu'il venait m'ausculter à l'occasion d'une de ces petites fièvres de fin d'été dont septembre est prodigue. Ma grand-mère était championne du nettoyage dans les coins : revue de pieds, d'ongles, d'oreilles (pavillon et sillon oto-mastoïdien) juste au moment où l'on allait jouer. Elle y mettait une minutie sadique, que je n'ai retrouvée qu'à la douzième compagnie du 121^e régiment de transport, dont le chef passait un mouchoir blanc dans le ressort du percuteur de nos fusils MAS 36 pour vérifier qu'ils étaient correctement dégraissés. Afin d'échapper aux « quatre pains » qui sanctionnaient la moindre trace de cambouis, nous nettoyions nos armes avec de l'essence : elles rouillaient faute de graisse.

Les menus étaient pénitentiels. La journée commençait mal, avec du Banania à l'eau, du pain sec et une barre de chocolat noir. Pas de beurre, ah ! pas de beurre. Le déjeuner et le dîner étaient à l'avenant. Les plats les plus redoutés étaient les bettes sauce blanche, nappe de fadeur sur lit d'insipidité, et le turban au jambon moulé avec des restes de macaronis au gratin. L'époque ignorait les pâtes italiennes, importation alimentaire inconcevable dans le protectionnisme ambiant, et se contentait de Lustucru façonnés en gros tubes lisses par des extrudeuses à la technologie désuète.

Encore pouvais-je m'estimer heureux d'échapper à l'horreur quotidiennement subie par mes cousines chéries, à qui leur mère imposait par habitude le supplice de la *soupe aux trois repas*, y compris le petit déjeuner, alors que les familles d'austérité ordinaire ne l'infligeaient que le soir. C'était trois siècles avant que la soupe devînt à la mode et cessât d'être considérée comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Limousin, août 1939. La mobilisation générale atteignit ses destinataires pendant une partie de tennis. On jouait en flanelle blanche, pantalon à revers pour les messieurs, jupe plissée et bas blancs pour les dames. Ce jour-là, se disputait un double messieurs entre mon père et trois grands cousins (dont celui des avances velues). Un domestique apporta les télégrammes. Mon père, ancien de 14-18, trop âgé et chargé de famille, n'était pas visé. Les cousins quittèrent le court pour faire leurs valises. On ne découvrait sur aucun visage la gaieté tant vantée de 1914. Le déchaînement du tonnerre sur l'Europe eut donc pour moi l'aspect d'un match de tennis interrompu : « *Play ? – Ready*¹. » Mais nous n'étions pas prêts.

Je fus expédié à Blois, ville charmante dont le charme m'échappa et qui fut plus tard écrasée par les bombes alliées. Mes parents, restés à Paris qu'on ne bombardait guère, avaient éloigné leurs enfants par précaution. Il en résulta un an d'exil et de séparation inutiles.

Hébergé par de lointains cousins, je partageais la chambre et le train électrique du dernier fils de la maison, qui le prit avec une humeur gracieuse qui n'eût pas été la mienne en pareil cas. L'hiver fut terrible : on patinait sur la Loire qu'on pouvait traverser à pied. Les Maristes chez qui je *fis* ma cinquième ressemblaient aux Jèzes, en plus mou, avec moins de décorum, mais j'y fus bien classé et fis mes premiers pas en grec.

De l'ennui de plomb de l'année scolaire 39-40 émergent le plaisir de découvrir cette langue et la constitution d'un herbier grâce à un *Traité pour connaître le nom des plantes sans aucune notion de botanique* dont on m'avait fait cadeau. J'ai encore au nez l'arôme des branchettes de sapin (« *epicea excelsior* ») que j'avais collées dans un grand registre noir avec des centaines d'autres essences. Pour comprimer mes plantes,

afin de les aplatir et de les faire sécher en exprimant les sucs, j'utilisais la presse à vis du maître de maison, un oncle éloigné dont la voix de bronze me terrorisait. Alors que je tapais à coups de marteau sur les poignées de fonte de la vis pour parfaire le serrage, j'eus le malheur de casser l'une d'entre elles : j'appris ainsi la fragilité de la fonte, mais l'aveu ne fut pas une partie de plaisir. Ce fut pire que la guerre.

Car c'était la drôle de guerre, et il ne se passait rien. Plein du récit des carnages de 14-18, je m'en inquiétais. Comme beaucoup d'enfants, je me parlais souvent à moi-même, sûr d'avoir alors un auditeur compréhensif. Je m'entends et me vois encore regardant mon image dans une glace et disant à voix haute : « Bernard, on ne gagnera pas cette guerre puisqu'on ne la fait pas. »

On la fit du côté ennemi, qui déchaîna l'ouragan le 10 mai 1940 et, en moins de six semaines, anéantit l'armée française.

Paris était au bord de la capitulation. Mes sœurs et moi retrouvâmes, dans la maison de nos grands-parents, nos parents qui s'y étaient réfugiés. Les enfants font la guerre en vacances.

Nous fûmes à deux doigts de rejoindre la moitié des Français qui fuyaient vers nulle part devant l'ennemi, comme une migration de hamsters aveuglés par la panique. Le Nord courait envahir le Sud avec comme seul résultat de s'entre-affamer en perdant tout.

Chez nous, la raison prévalut *in extremis*. Les voitures de mon père et de mon grand-père, chargées jusqu'à la gueule d'*impedimenta* inutiles, nous attendaient devant la maison, lorsque mon père montra la foule immense, dépenaillée et fourbue, immobile dans la poussière et les fumées d'échappement, qu'on apercevait sur la route. Nous devions nous entasser à six ou sept dans chacun des véhicules, prétendus

« familiaux » mais minuscules à la façon de cette époque. On renonça à partir alors que les moteurs tournaient déjà. La décision fut prise de rester sur place quelles qu'en fussent les conséquences. La maison était préférable au chaos, et l'ennemi moins redoutable que la terreur qu'il inspirait. Nombreux furent ceux qui ne revinrent jamais de leur voyage au bout de la peur.

En ce mois de juin doré, je vis alors défiler sur un pont l'armée française décomposée. Les officiers fuyaient devant, ou plutôt derrière, dans des voitures peintes en couleur kaki, accompagnés de leurs maîtresses et de leurs chiens. Suivait une horde de bidasses hâves et crasseux. Jamais troupe n'eut l'air moins martial. Ceux qu'on avait pris pour les remparts de la patrie décampaient comme des rats d'un bateau qui coule, vêtus de haillons qui n'avaient été des uniformes qu'avant le combat.

La maison recueillait quelques fuyards distingués repêchés dans le désastre. Les moins abattus racontaient pour se remonter le moral des sornettes de victoires et d'espoirs impossibles. Les moins stupides suaient le plus noir défaitisme. Le chef du gouvernement, qui avait la brèche glorieuse, rappelait à la radio « qu'on en avait colmaté d'autres en 1914 », d'une voix nasillarde de caporal peu sûr de son autorité. « Avec vos vieilles ferrailles, avait-il fait placarder sur les murs, nous forgerons l'acier victorieux. » C'était quelques jours avant que les Stukas ne réduisent en pulpe nos convois hippomobiles poursuivis par les Panzers de Guderian. Les églises retentissaient de cantiques rogatoires chantés faux par des ministres qui, à force de ne croire à rien, ne croyaient plus qu'aux miracles. C'est alors qu'arriva une famille vaguement amie, jetée sur les routes par la tourmente avec un grouillement d'enfants, parmi lesquels une ravissante petite infirme de mon âge dont je devins éperdument amoureux. L'étincelant système mécanique qui soutenait ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

A Noël, l'hymne du *Beau Sapin* s'élevait des lignes allemandes. Jésus cessa de faire la guerre des deux côtés après qu'Hitler eut attaqué les Soviétiques, lesquels faisaient profession d'athéisme.

*O Tannenbaum, o Tannenbaum
wie treu sind deine Blätter !
Du grünst nicht nur
Zu Sommerzeit,
Nein auch im Winter, wenn es schneit...*

Ceux qui n'étaient pas tués gelaient vivants pendant que nous déballions nos cadeaux autour du poêle à sciure.

Dans nos familles, Noël était voué à la religion. Les enfants n'y recevaient que de menues friandises. On fêtait le « petit Jésus », avec un grand mépris pour la figure païenne du « Père Noël ». Les cadeaux d'importance, appelés « étrennes », arrivaient le 1^{er} janvier, jour profane. On comptait beaucoup sur les parrains : pas moi, car le mien, pour mon malheur et mon édification, était éditeur de livres pieux. Alors que j'attendais des avions, des autos, des bateaux, j'avais droit tantôt à un missel romain (*imprimatur* de l'évêque, ce qui n'arrangeait rien) tantôt à une *Imitation de Jésus-Christ*, illisible cafarderie du nommé Thomas Hemerken dit A Kempis dans une traduction narcotique de Corneille ou de Lamennais. Mes parents étaient plus généreux. Je me souviens d'une superbe locomotive Hornby verte, achetée d'occasion et probablement très cher (car rien, d'évidence, ne venait plus d'Angleterre), qui fit ma joie en roulant avec panache sur mon réseau franchouillard de la maison

JEP. Cette Hornby, avec ses bielles étincelantes et ses vrais-faux pistons mobiles, me faisait remonter dans ma propre estime, blessée par la bicyclette de sous-marque Aquilon.

Les circonstances n'empêchaient pas le patriotisme aéronautique. J'aimais les avions ; ce goût m'est resté. On vendait sous le nez des Allemands de merveilleuses maquettes d'avions à découper, œuvres d'un certain Marcus. Grâce à une astuce de génie, elles s'assemblaient sans collage par un système de fentes et de tenons. Au cours d'une interminable grippe (mais qu'était-ce, au fait, qu'une *interminable grippe* lors du terrible hiver 1940-1941 ?...), on m'offrit la collection complète des avions militaires français des années trente. Ciseaux en mains, je peuplai ma chambre de toute une flotte aérienne punaisée au plafond. Je passais mes journées à fabriquer et à contempler ces petites merveilles. Quelque chose me disait bien que, côté technique, mes avions étaient en retard et frisaient la ringardise ; il suffisait de comparer leur silhouette avec les photos d'appareils allemands parus dans *Signal*, spécialement les Stukas et les Messerschmidt 108. Nos Dewatine 520 et nos Morane 406 n'étaient pas trop moches, mais les Potez, les Farman et les Bréguet faisaient triste figure. Il restait même quelques biplans. Couché sur mon lit de malade, je n'en imaginai pas moins des combats victorieux. Trop tard, bonhomme ! Et où étaient les Guynemer et les Fonck ?

Environ mes treize ans, l'immersion dans les belles-lettres fut soudaine et complète comme un baptême. Mon père enclencha le processus en me mettant entre les mains *Cyrano de Bergerac*, dont j'ai gardé le bel exemplaire frappé aux initiales de la famille, or sur maroquin. Je tombai en catalepsie. Le Gascon fut l'inspirateur de mon premier sonnet. Je débordais d'une adoration qui ne contribua pas peu à la nullité du poème :

« Je t'aime, ô Cyrano, mon courageux bretteur. »

Etc.

On ne peut pas dire que j'aie été un écrivain précoce.

Je basculai avec ivresse des livres pour enfants aux livres pas pour enfants. Je relus cent fois *Cyrano* au point de le savoir par cœur sans l'avoir appris. Quelques détails m'échappaient. Je ne comprenais pas l'expression « mari postiche » à propos du vicomte de Valvert que de Guiche veut forcer Roxane à épouser pour se la faire en toute tranquillité. Je ne saisisais donc pas le motif de la querelle entre Cyrano et Valvert après la tirade « des nez ». Valvert n'était pour moi qu'un jeune crétin plein de suffisance et d'afféterie, un « gommeux » comme on disait en ce temps-là. Il n'en méritait que mieux d'être transpercé sous sa maheutre. Comme j'étais déjà d'un naturel soupçonneux, il était évident pour moi qu'à l'acte V, c'était de Guiche qui, quinze ans plus tard, faisait tuer Cyrano d'un coup de bûche. Je fus lent à réviser ce jugement téméraire, et à reconnaître en de Guiche un brave maréchal vieillissant, une espèce de Pétain en quelque sorte.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appelait parfois « la politique » et qui, bien sûr, n'en était pas. De haine pour les soldats qu'on voyait défiler dans les rues en chantant « Hali-Halo-Hala », nulle trace dans ce qui nous tenait lieu de cœur. En ce qui me concerne, le patriotisme était mort pour toujours après ce que j'avais vu sur le pont du Cher. Il mourrait plus tard pour tout le monde, après l'Indochine et l'Algérie, et dans l'aveuglement à l'égard de l'impérialisme soviétique, au profit du football et des guerres de rues.

2. Mitterrand, président de la République, le nomma administrateur général de la Bibliothèque nationale. Le ministre de la Culture, Jack Lang, le révoqua peu après pour le punir de n'avoir pas compris qu'il fallait cogérer l'institution avec la CGT.

1. Bon élève = fayot.
2. Surveillant général.

C'est chez les scouts que je pratiquai, sans état d'âme ni conviction, une sorte de pétinisme³ larvaire. La situation de ce mouvement pendant l'Occupation était paradoxale. Les scouts, fondés par Baden Powell, étaient d'origine britannique. En franchissant la Manche, ils se gallifièrent et, de protestants qu'ils étaient à l'origine, ils devinrent catholiques de la variété extrême de culs-bénits. Ceci convenait à la dévotion des familles, tout en les débarrassant du tracassant d'occuper les garçons les jours sans école. Donc j'adhérai mécaniquement. Malgré le scepticisme et l'indifférence religieuse du vieux Maréchal, il y avait, au moins pendant une longue première phase, beaucoup d'affinités entre son régime et l'Église catholique. Par enchaînement logique, l'institution scout se trouva donc massivement pétiniste. C'est donc là, et nullement au lycée, que j'appris à chanter le *Maréchal, nous voilà*, avec sérieux, sauf à noter le comique du :

« Nous jurons,
 Nous tes gars,
 De servir et de suivre tes pas ».

« Servir les pas » d'un vieillard aussi âgé, certainement affligé de rhumatismes qu'on n'appelait pas encore *arthrose*, me semblait approprié à une démarche que les journaux, pourtant, s'évertuaient à décrire comme « alerte ». Je nous voyais soutenant le grand homme par les aisselles. Fidèle cependant à ma vocation de fayot, je chantais à tue-tête ; comme j'avais de l'oreille, on m'avait appris la seconde voix de cette mélodie à laquelle je préférais vaguement *La Marseillaise* ou *Le Chant du*

Départ, faute, alors, peut-être, de connaître *L'Internationale*.

Je ne sais plus comment je me suis débrouillé lors de ma mue vocale, qui survint quand j'étais membre de la patrouille des « Faucons » à la VIII^e Paris. Chaque patrouille avait son cri de guerre, qui se poussait en deux parties, un appel suivi d'un silence et d'une réplique ; le nôtre était « Faucons, faire... FACE ! » Un inévitable jeu de mots faisait que nous n'étions pas si faux que ça, ou même que nous n'étions pas faux du tout.

J'aimais l'uniforme à condition qu'il fût coquet et réellement uniforme. Ce goût fut l'occasion de ma première déception de scout novice. Les Allemands, dans leur politique française d'alors, louvoyaient entre le désir d'écraser et celui d'utiliser. En ce qui concerne les scouts de France, alors fort nombreux, environ cent mille, l'occupant se méfiait de leurs tendances paramilitaires tout en appréciant leur soumission à Vichy, vague garantie contre les « débordements ». Il en résulta une autorisation nuancée, avec suppression de l'uniforme décidément trop britannique, notamment le chapeau, proche de celui des *tommies*⁴ de 1914-1918. Nous avions droit à un semi-uniforme assez pauvre : béret et culotte courte bleu marine, chemise blanche. Mais le mouvement gardait son foulard emblématique.

Je finis second de patrouille (je n'étais pas digne d'être chef), au terme d'une carrière qui ne commença pas bien et finit carrément mal.

L'initiation d'un jeune scout s'achevait par la cérémonie solennelle de la *promesse* où, devant le front de la troupe, on promettait quantité de choses impossibles, notamment d'aimer les plantes et les animaux. À première vue, ça n'a l'air de rien. Quand on s'y frotte de plus près, ça se gâte. Les prés, par exemple, on pense qu'on peut s'enrouler dessus autour de l'être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de mes condisciples juifs ne la portait. J'eus avec mon ami une de nos rarissimes querelles d'adolescents. J'ai oublié le motif qui devait être d'une extrême gravité, comme il sied à cet âge. Je lui demandai tout à trac, dans un accès de rage aveugle, pourquoi il ne portait pas l'étoile. Seule réponse possible, pas de réponse. Chez moi, aucun remords. Nous restâmes les meilleurs amis du monde.

Les antisémites les plus farouches reprochaient à Pétain son ambiguïté à l'égard des juifs. Il n'y eut pas d'étoile jaune en zone nono. Par incompetence ou interstices de compassion, les persécutions laissaient subsister d'heureuses lacunes. C'est ainsi que fut publié à Paris, sous le nez de l'occupant, un manuel scolaire d'histoire ancienne conforme au programme officiel de décembre 1941¹ et très favorable aux Juifs. Ce document extraordinaire secoue bien des idées toutes faites².

C'est vers cette époque aux enjeux planétaires que nous, les poétillons de la *Pentade*, entreprîmes la rédaction d'une épopée-bouffe, racontant en vers classiques, à la façon d'Homère, une guerre entre professeurs et élèves du lycée Carnot. Le pervers et moi étions leaders de l'opération et versificateurs en chef. Par conséquent, nos propres personnages jouaient les premiers rôles dans cette geste héroïque. Tout y était, les hauts faits des uns et des autres, la perfidie des professeurs et la droiture stoïque des élèves, la défaite des premiers et la victoire des seconds, les retours vers nos Ithaques respectives, les amours contrariées avec d'improbables Nausicaas :

« Essorant sa serpillière toujours mouillée
J'ai vu cette souillon hâve et dépenaillée
Que Zinzin et Zonzon se disputaient entre eux. »

À la césure près du premier vers, la métrique est absolument régulière. Les noms ont été changés à la demande des intéressés.

Le finale racontait l'ascension des héros vainqueurs, par un escalier au nombre infini de degrés, jusqu'à l'empyrée de la gloire :

« En haut, quatre piliers portant chacun un nom :
Alexandre ! Hannibal ! César ! Napoléon ! »

Nous étions modestes.

La chose s'étendait sur quinze cents vers et six chants, assortie de notules érudites, illustrée par des dessins à l'antique. Nous portions bouclier, casque à crinière, cuirasse en bronze guilloché et cnémides³ serties de diamants. Nous étions les hoplites de la culture classique.

Ma contribution à la question pédérastique a toujours été modeste et, pour tout dire, empreinte d'une certaine timidité. Une mésaventure survenue à l'époque de la *Pentade* fait exception.

On ne *les* appelait pas encore *homosexuels*, terme amidonné comme une guimpe de vieille fille, encore absent du *Larousse* de poche de 1954. Une querelle d'étymologie aurait pu enflammer l'Académie si elle avait su brûler de ce feu-là. Car c'est un exemple particulièrement offensant de mot métis, né d'un accouplement contre nature entre la racine grecque « homo », terme qui signifie « même », et « sexe », terme robustement latin qui dit bien ce qu'il veut dire sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer. Certes, il y avait d'augustes précédents, parmi lesquels *automobile*, *hydroglisseur*, pour les fans de vitesse sur l'eau, *électrochoc* avec lequel on torturait les fous. J'omets « autocuiseur », alors ininventé dans les cuisines où les

restrictions de gaz faisaient régner la *marmite norvégienne*. On bricolait une grande boîte avec des planches arrachées à de vieilles caisses de vin. Comme le bricolage n'était alors pas en honneur dans les classes *supérieures* qui préféraient le tennis, cet ouvrage n'allait pas sans doigts écrasés par un marteau s'abattant à côté du clou. La marmite disposée au milieu de la boîte, on bourrait autour d'elle toutes sortes de rebuts isolants, chaussettes irrémédiablement trouées, pans de manteaux bouffés aux mites, chaussons ayant perdu leur semelle et vieux coussins veufs de leur duvet. Le résultat n'était pas à la hauteur du zèle déployé pour l'obtenir, on mangeait tiède, on mangeait cru. C'était la guerre. C'était aussi la Norvège d'avant les hydrocarbures, occupée comme la France, mourant de faim avec la protéine des seuls harengs, et ravagée par le scorbut dont les filles garderaient cruellement les stigmates.

Quant aux homos, espèce inconnue, nous autres enfants d'entre-deux-guerres, nous disions « pédés, pédales, invertis, tantouzes, grandes folles... », à quoi les cuistres ajoutaient « bougres, bardaches, mignons, gitons » et bien d'autres encore. Les sarcasmes visant les intéressés n'étaient en rien inspirés par l'ordre moral vichyssois. J'apporte à cette affirmation deux arguments. Primo, la S.S. tant admirée des collabos était peuplée de beaux garçons aux penchants anacréontiques, sans oublier la cour d'éphèbes plus ou moins stipendiés qui entourait le Reichsmarshall Göring. Deuzio, on ne compte pas le nombre d'adeptes de la même préférence qui se tortillaient dans les couloirs de Vichy, dont l'illustre Abel Bonnard, à qui Pétain confia l'éducation des jeunes Français, garantissant son accès à ses plaisirs favoris.

Mais il était permis de se moquer, et ni le public, ni le monde du spectacle ne s'en privaient. Notre adolescence était baignée d'une vaste rigolade aux dépens du relativisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'autre paradis était la belle maison limousine, son vieux moulin, son étang à nénuphars, sa cascade fourmillante de poissons, dont le bruit nous berçait pour dormir. Je me voyais en fils parcourant à cheval avec autorité le domaine de son père. Hélas, il n'y avait plus de domaine, tout ayant été acheté à vil prix par l'intendant infidèle aux dépens d'une grand-mère veuve et incompétente. Mais on *faisait avec* la maison et ses charmants alentours. Et là aussi, on bouffait à s'en péter la barrière des dents, mais le Limousin n'est pas la Mayenne et c'était nettement plus rustique. Du cochon, certes, mais surtout de la patate, régal inouï, farcie cochon suivant la recette locale, du chou farci *idem*, des gratons, c'est-à-dire ce qui reste après la fabrication des rillettes quand on a retiré les rillettes, et du pain de blé noir dur comme le granit local mais délicieux sous sa couche de gratons.

Nous faisons dans la cascade des pêches miraculeuses de poissons immangeables, tout juste bons pour les chats (grâce au ciel, nous n'avions pas de chats et, si nous en avions eu, nous les aurions mangés en feignant de les prendre pour des lapins). Ces poissons étaient à quatre-vingt-dix pour cent des ablettes, qu'on appelle là-bas gardèches pour faire croire à une parenté avec les gardons, nettement plus comestibles. Nous pêchions donc par pure et simple cruauté enfantine : plus tard, je deviendrais un veneur *viandard*, de ceux qui aiment le poignant spectacle de l'hallali. La cadence était prodigieuse : il ne devait pas s'écouler beaucoup plus de dix secondes entre les prises, ver enfilé sur l'hameçon d'un geste rapide, lancer de la ligne dans la cascade qui bouillonnait cinq ou six mètres plus bas, disparition du flotteur dans le bouillonnement, remontée de la ligne au bout

de laquelle frétilait un éclair d'argent. J'eus un jour une idée galiléenne, une de ces idées qui permettent de vérifier par l'expérience la validité des lois physiques. Le processus dont, bien avant d'avoir lu Karl Popper³, je voulais vérifier la régularité, était celui de la décomposition des tissus organiques avec émission de gaz. Nous avons pris ce jour-là une quantité phénoménale de gardèches, peut-être une centaine. C'était une provende toute galiléenne. Nous insérâmes les poissons dans deux bouteilles que je bouchai hermétiquement ; puis j'enterrai les deux bouteilles au pied d'un des grands arbres qui ombrageaient l'étang. Un an plus tard, aux vacances suivantes, nous déterrâmes les bouteilles que nous allâmes briser – en les jetant d'aussi loin que possible – sur un tas de cailloux laissé par les cantonniers au bord du *chemin vicinal ordinaire* qui serpentait non loin de là. Le résultat fut tel que l'aurait apprécié Karl Popper. Deux explosions retentirent, témoignant de la pression intérieure engendrée par un an de pourriture, et suivies d'un sifflement qui accompagnait l'expansion des gaz libérés par l'éclatement des bouteilles. Un nuage se forma au-dessus du tas de cailloux. Une odeur d'un méphitisme indicible se répandit dans la nature, à qui, répondant au vœu de Baudelaire, nous rendions ainsi tous les atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote qu'elle avait joints ensemble avant que la décomposition des poissons ne les dissociât⁴.

L'étang, alimenté par le frais ruisseau qui cascada à la sortie, était trop froid pour s'y baigner agréablement, et les nénuphars gênaient. Les plus petits s'effrayaient aussi de ce qu'on appelait les « araignées d'eau », étranges bestioles qui se déplacent par bonds à la surface, soutenues par la tension superficielle. Plus attentifs ou plus savants, ils auraient remarqué que ces animaux absolument inoffensifs n'ont que six

pattes, et que ce sont donc des insectes alors que les araignées en ont huit et appartiennent de ce fait à la classe des arachnidés. Enfin, les rares baigneurs que l'eau froide de l'étang ne décourageait pas n'aimaient guère se faire grignoter les pieds par les tanches affamées et les gardons voraces qui pullulaient.

Mais les étangs étaient dès cette époque déjà nombreux en Limousin. Nous n'avions que l'embarras du choix. Encore fallait-il s'y rendre. La guerre ayant fait radicalement disparaître les automobiles, et les chevaux étant réservés à l'agriculture ou réquisitionnés par l'armée allemande, c'était là le principal usage de nos bicyclettes. Ces engins étaient achetés avec des tickets d'acier obligamment fournis par un oncle qui s'employait par ailleurs à modérer et ralentir (nous le sûmes plus tard) la production des usines sidérurgiques qu'il dirigeait et qui travaillaient pour l'armement allemand. Je n'en étais plus à l'Aiglon de mon enfance antérieure, devenue trop petite. Je crois me souvenir que nos engins d'alors étaient fabriqués à la *Manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne*, la future *Manufrance*, qui serait réduite, après des années de lutte sociale où les lutteurs rêvaient d'usines protégées de la concurrence, à un catalogue d'articles fabriqués à l'étranger. Idée d'avenir que celle de se faire payer pour importer le travail des autres !

Nos vélos de guerre étaient un curieux mélange de modernité et de propension à l'incident technique. Il y avait tout le nécessaire, mais ce nécessaire était insuffisant. Le phare alimenté par une dynamo à molette frottant sur le pneu était un modèle d'infidélité. Là où on l'aurait voulu, par les soirs d'été, un beau cône lumineux donnant une note d'intimité à l'asphalte noir et désert, des projections sporadiques de taches laiteuses révélaient de manière fantaisiste les trous lépreux du revêtement. Le porte-bagages, que l'usage du temps destinait davantage à un passager qu'à une valise, s'effondrait sous la charge. Les freins à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Kantor, ne fût-ce que par l'évocation d'une grâce à jamais disparue. L'enfance est l'âge des sanglots, toute belle musique est sanglot, et tout sanglot rend la musique belle.

-
1. En fait, c'était à Morzine.
 2. Sartre, qui en retour l'appelait « castor » (en anglais *beaver*, approximation de Beauvoir).
 3. Célèbre roman de l'écrivain américain Sinclair LEWIS, paru en 1920.

LA VICTOIRE DES AUTRES

1

L'attaque allemande contre l'URSS avait momentanément secoué mon désintérêt. « Ils sont foutus », avait dit avec jubilation mon père, qui connaissait bien l'histoire de Napoléon ; il entreprit de marquer avec des punaises la ligne de front sur une carte. Évidemment, il fallut déchanter lors des succès initiaux de l'armée allemande : les punaises n'en finissaient pas de battre en retraite. Pourtant, nous ne perdîmes plus jamais la certitude d'une défaite finale et complète du Reich. C'était un axiome que l'invincibilité des Russes, de la steppe russe, de l'hiver russe. Staline, trop près de la bataille pour l'embrasser en historien, fut un des derniers à s'en convaincre comme le montre entre autres son insistance inlassable pour l'ouverture par les Alliés d'un « second front » à l'Ouest, alors qu'il avait partie gagnée et qu'un succès des Alliés l'empêcherait de communiser l'Europe entière. Presque jusqu'à la fin, en proie peut-être à la terreur atavique qu'inspiraient à l'est les *nemetsy*, les « muets », ces Teutons qui ne parlent pas russe, Staline croyait encore moins à sa victoire qu'Hitler à sa propre défaite. Le pragmatisme le plus épais peut se tromper aussi lourdement que l'idéologie la plus forcenée.

Pour avoir l'information courante, on écoutait Radio-Paris, voix de l'Allemagne en français, que brocardait une chanson :

« Radio-Paris ment,
Radio-Paris ment,
Radio-Paris est allemand... »

Mais, chaque soir, on prenait en famille la radio britannique, qui donnait – avec sa dose de propagande – des nouvelles à peu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vaches et compagnie, même pas 2 000 ». Tant est-il qu'il commença par faire preuve d'une légèreté criminelle en matière d'équipement. Pas de piolets, pas de cordes, chacun se débrouillerait comme il pouvait en utilisant son propre jugement que n'éclairait aucune expérience. Les filles partirent en jupe. Les collants n'existaient pas encore, les intéressées ignoraient les vêtements de ski (devenus une rareté), elles se contenteraient, les pauvrettes, de leurs pauvres bas d'occupation (avant le nylon) maintenus par des jarretelles incompetentes, de celles dont l'incompétence intéressait tant les garçons. Pas de provisions dignes de ce nom. La France était libérée pour l'essentiel, mais pas la bouffe. Par 10 ou 15 degrés au-dessous de zéro, l'expert nous traitait comme des esquimaux sans phoques. Avant l'ascension, et après une quarantaine de kilomètres à bicyclette sur des routes défoncées, nous dormons dans la propriété campagnarde de ses parents, abandonnée depuis la guerre. Draps raides du gel de leur humidité, réveil sans toilette dans un sinistre matin noir (inutile puisqu'on n'avait pas dormi), re-bicyclette et hop ! Sancy.

Je suis encore étonné d'avoir pu monter jusqu'au sommet, où nous attendait une tempête : l'expert ne s'était pas soucié de la météo. Accroupis sur une espèce de vire, nous discutons la suite en hurlant pour nous faire entendre. Une rafale nous déquille les uns après les autres sur la glace du sommet. Je vois l'expert nul passer devant moi, dévalant la glace comme sur des rails, essayant en vain de se freiner d'un air désespéré. Après lui, c'est mon tour. La rafale me bascule vers l'autre versant. Déséquilibré, je roule sur la pente de neige tôleée comme un rondin schlitté de travers, aveuglé par les éclats blancs que j'arrache au passage. Par chance, je suis le seul – avec l'expert nul – à être à peu près correctement vêtu, knickers, croquenots montants d'avant-guerre et gants de vraie laine. Rebondissant de

bosse en bosse, je parcours en quatre ou cinq minutes ce que nous avons mis de longues heures à gravir. La montagne à vaches, finalement, a le caractère de son nom. Arrivé en bas en un seul morceau à ma grande surprise, je hurle comme un possédé à l'intention de mes compagnons, que j'ai perdus de vue dans les replis de l'immensité blanche, et qui ne peuvent pas m'entendre : « Je suis encore vivant ! » Changés eux-mêmes en projectiles par leur propre chute, ils ont d'autres soucis que la mienne.

Bilan : deux blessés graves, et brûlures du troisième degré pour les filles en jarretelles. L'expert nul commet la faute de goût de ne pas se suicider. Il ne porte que lui-même, et regarde comme un con les autres porter son frère sur une civière improvisée avec un manteau et les débris d'une vieille clôture.

Table des matières

Trois siècles

Le bon jeune temps

Prélude et fugue

La paix des lâches

La victoire des autres

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France